



CHAPITRE

1 La conscience (L, ES, S)

La conscience est une expérience qui semble irrécusable : celle de mon existence comme sujet pensant. Mais cette existence est problématique. Se pose d'une part la question de la nature de ce sujet : est-il une chose qui reste identique à travers la modification incessante des états de conscience ? La conscience n'est-elle pas plutôt un acte, une façon de se projeter vers le monde ? D'autre part, la conscience suffit-elle à définir ce que nous sommes ? N'est-elle pas, comme le pense Freud, l'activité la plus faible de notre psychisme, dominé par l'inconscient ?

Repères Objectif/Subjectif

I L'avènement du sujet

■ Le « je pense », écrit Kant, doit accompagner toutes mes représentations. La conscience se définit ainsi comme la présence immédiate et constante de soi à soi.

■ Descartes souligne avec force le caractère fondateur de cette présence. Le résultat du doute méthodique entrepris dans les *Méditations métaphysiques* (→ chapitre 17) est de faire apparaître la certitude absolue et préalable à toute autre du « je pense » (en latin *cogito*) : je ne peux essayer d'en douter sans la vérifier, puisque si je doute, je pense.

■ Cela signifie que même si je pouvais douter du contenu de toutes mes représentations, je ne pourrais douter qu'elles sont mes représentations et qu'elles trouvent leur unité en moi, c'est-à-dire dans l'unité du sujet qui les pense.

Il faut distinguer le **doute méthodique** de Descartes du **doute sceptique**. Celui-ci prône une suspension définitive du jugement. Le doute méthodique est au contraire provisoire : il est un moyen de mettre à l'épreuve les opinions, en vue d'établir des certitudes.

■ Le sujet pensant et conscient de lui-même devient donc ce à partir de quoi s'ordonne toute vérité : il n'y a de connaissance possible du monde des objets que pour un sujet qui les pense et se saisit d'abord comme pensée, c'est-à-dire pour une conscience. C'est pourquoi, dit Husserl, l'erreur du positivisme est d'être un « objectivisme », c'est-à-dire de ne pas comprendre le travail de la subjectivité à l'œuvre dans la construction de nos représentations du monde, y compris nos représentations scientifiques.

II La conscience est-elle une chose ?

A Conscience spontanée, conscience réfléchie

■ Il y a deux manières d'être conscient. J'ai d'abord, spontanément, la **conscience des choses**. Si l'on me demande « qu'est-ce que tu vois ? », je peux décrire le paysage, ses couleurs, les objets qui le composent, etc.

■ Mais j'ai aussi **conscience de moi** : je suis conscient que je regarde et décris le paysage. Cette capacité réflexive est le propre de la conscience.

B L'expérience subjective de soi

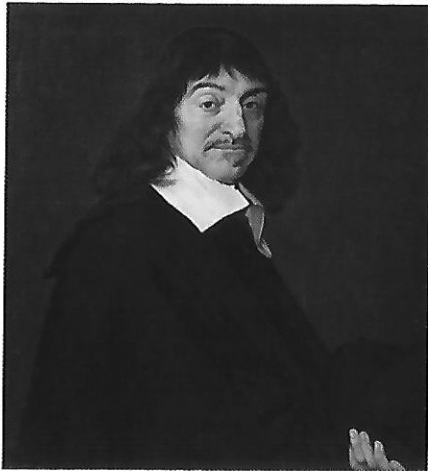
■ En nous saisissant comme sujet, dans la conscience réfléchie, nous nous ouvrons à une expérience singulière. Car la subjectivité n'existe pas à la manière des objets qui sont entièrement déterminés par leurs propriétés et ne peuvent rien être d'autre que ce qu'ils sont. Ils sont, comme dit Sartre, « en soi ».

■ Le sujet conscient, lui, est un « pour-soi » : il peut toujours être différent de ce qu'il est, il n'est pas enfermé dans une définition. Par exemple, on ne dit pas de quelqu'un qu'il est égoïste comme on dit d'un coupe-papier qu'il est tranchant, parce qu'il est toujours possible de cesser d'être égoïste. Penser qu'un égoïste est condamné à l'être, c'est le nier comme sujet, c'est le **chosifier**. Parce qu'il est conscient, l'homme est projet, dit Sartre, et non objet.

■ La conscience n'existe donc pas à la manière des choses. En jouant sur le mot *exister*, on pourrait même dire que seule la conscience existe : car « ex-sister » c'est sortir de soi, être à distance de soi-même. Les choses, qui sont immédiatement ce qu'elles sont, n'« ex-sistent » pas : elles sont, ou elles « in-sistent ».

■ À ce mode spécifique d'« ex-sistence », pour la conscience, est attaché le problème de la **liberté**, central dans la philosophie de Sartre : être une conscience, un « pour-soi », n'est-ce pas la marque pour l'homme de sa liberté, c'est-à-dire de sa possibilité de dépasser ce qu'il est ?

ZOOM

René Descartes (1596-1650) :
l'évidence de la conscience

▲ Portrait de Descartes, d'après Frans Hals, XVII^e siècle. Musée du Louvre, Paris.

► Le projet de Descartes est de fonder l'ensemble du savoir humain sur des vérités absolument certaines. L'important est donc d'abord la *méthode*, grâce à laquelle on peut : 1. arriver à de telles certitudes ; 2. reconstruire à partir de ces certitudes la totalité du savoir. La première règle de cette méthode est l'**évidence** : n'admettre comme vérité que ce dont il est impossible de douter. Les idées mathématiques constituent le modèle de ces évidences.

► Le meilleur moyen de mettre au jour les évidences premières est le **doute** : soumettre les préten-

dues vérités à l'épreuve d'un doute systématique permettra de révéler celles dont il est impossible de douter.

► La première vérité qui résiste au doute est celle de l'**existence du sujet pensant** : « Je pense (*cogito*) donc je suis. » C'est une vérité absolument certaine : essayer d'en douter la confirme puisque si je doute, je pense.

► Il en résulte un **dualisme** entre l'**âme**, dont l'essence est la pensée, et le **corps**, qui est matière. L'homme est une substance double, âme et corps, pensée et matière. De même qu'il peut exister des corps sans âme (pour Descartes, les animaux, semblables à des machines – les animaux-machines), il peut exister des esprits immatériels. L'âme n'a pas plus besoin du corps pour exister que le corps n'a besoin de l'âme.

Le problème de l'identité du moi

► L'une des caractéristiques les plus remarquables de la conscience, c'est sa permanence : c'est parce que je ne cesse d'être conscient, c'est-à-dire présent à moi-même, que je peux affirmer l'identité du moi à travers tous ses changements. Quel rapport y a-t-il entre l'enfant que j'étais et l'homme mûr que je suis devenu ? Pourquoi relier la discontinuité de tous mes états en les rapportant à l'identité d'un moi, sinon parce que ma conscience, toujours, les accompagne ?

► Le risque, alors, est de considérer la conscience comme une **chose**. De même que, pour reprendre l'exemple de Descartes, un morceau de cire reste la même chose matérielle malgré toutes les modifications dont il peut être affecté (selon que je le considère dur et odorant au sortir de la ruche, ou mou et inodore après l'avoir passé sous une flamme), de même la conscience serait une chose spirituelle, une « chose pensante », comme le dit Descartes.

Toute conscience est conscience de quelque chose

► C'est cette conception chosifiante de la conscience que critique la phénoménologie de Husserl. Si Descartes a eu raison de vouloir mettre le monde entre parenthèses pour redécouvrir le caractère fondateur de la conscience, son tort est de considérer la conscience comme une chose pensante, pouvant exister par elle-même, indépendamment des choses matérielles, mais comme les choses matérielles.

► Or, la conscience n'est pas une chose. C'est un acte, défini par son « **intentionnalité** » : toute conscience vise un objet, est « conscience de quelque chose ».

► Mettre le monde entre parenthèses, comme le fait Descartes, ne peut alors être qu'une suspension provisoire de l'attitude naturelle de la conscience, spontanément immergée dans les choses, attentive au dehors, pour ressaisir réflexivement en elle l'origine de toute signification du monde pour le sujet.

Freud contre Descartes ?

► Nul plus que Freud ne met davantage ni plus directement en question la philosophie cartésienne de la conscience. Les recherches de Freud atteignent en effet de plein fouet ce qui, pour lui, constitue un préjugé fondamental de la philosophie depuis Descartes : la **transparence du sujet à lui-même**.

« Phénoménologie »

parce que, pour **Husserl** [1859-1938], la tâche de la philosophie est de décrire les phénomènes, c'est-à-dire ce qui apparaît à la conscience.

■ Pour Freud, le psychisme ne se réduit pas à la conscience ; la vie psychique la plus importante est **inconsciente**, faite de désirs refoulés qui ne s'expriment que « par la bande », (actes manqués, rêves..., → chapitre 3).

■ Il est donc impossible de ramener toutes nos représentations à l'unité d'un « je pense » et le *cogito* cartésien serait une erreur philosophique. Je pense, mais « ça » pense en moi, malgré moi. Le terme de « ça » est de Freud lui-même : il exprime le caractère impersonnel de l'inconscient, ce discours qui se dit à travers moi et qui n'est pas de moi.

Le « ça » est le réel inorganisé et inconscient des pulsions. → Zola, chapitre 3, p. 35

IV La conscience et le monde

■ Cependant Descartes s'expose à la critique d'une autre manière encore : peut-il affirmer la conscience comme une certitude première, alors même qu'il doute encore de tout et notamment du monde extérieur ? Le sujet peut-il se ressaisir comme conscience, comme sujet pensant, par simple retour sur soi, par simple introspection, indépendamment de tout rapport aux choses ou à autrui ?

■ Si le rapport à autrui est nécessaire à la conscience de soi (→ chapitre 4), le rapport aux choses ne l'est pas moins : la conscience présuppose le monde. Pourquoi ? Parce que nous nous reconnaissons d'abord dans nos **œuvres**.

■ Hegel insiste fortement sur cette condition essentielle d'une conscience de soi véritable, effective : le monde est une médiation nécessaire entre nous et nous-mêmes parce que ce n'est pas un monde brut et naturel mais un monde transformé, que nous avons façonné et qui porte la marque de l'esprit.

V La conscience morale

■ La conscience n'est pas seulement l'état intellectuel grâce auquel je suis présent à moi-même. Elle désigne aussi un **état moral**. C'est ainsi que Rousseau dit de la conscience qu'elle est un « instinct divin », c'est-à-dire un moyen immédiat et infaillible de reconnaître le bien du mal.

■ La conscience est une « voix intérieure » qui est « un principe inné de justice et de vertu ». Il y a d'ailleurs un lien entre les deux significations de la notion de conscience : c'est parce que nous sommes intellectuellement conscients de ce que nous faisons que nous pouvons en être tenus pour moralement res-

ponsables. La conscience implique la **responsabilité**, c'est-à-dire la capacité de pouvoir répondre de nos actes et de nos pensées.

LES TITULONS

La naissance du sujet conscient	La conscience, ou <i>Je pense</i> , est l'évidence indubitable du sujet face au monde.	→ Descartes, Kant
La critique de la conscience comme substance	La conscience n'est pas une chose mais une intentionnalité, ou visée libre.	→ Husserl, Sartre
La critique de la conscience comme illusion	La conscience est l'expression déguisée de nos désirs inconscients.	→ Freud

« CITATIONS

■ Je pense donc je suis.

René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

■ Par le mot de *penser*, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes.

René Descartes, *Principes de la philosophie*, 1651.

■ La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps.

Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'Éducation*, 1762.

■ Le *je pense* doit pouvoir accompagner toutes nos représentations.

Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, 1781.

■ Tout état de conscience en général est en lui-même conscience de quelque chose.

Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, 1929.